

*Joseph MICHEL*



Photo : © J.-L. Geoffroy

**Par Jacques LAMBERMONT**

PROVINCE DE LUXEMBOURG  
*Service du Livre Luxembourgeois*



**Parler de Joseph Michel en tentant de dissocier l'homme de lettres de l'homme politique nous semble fort malaisé tant il est vrai que la muse qui s'est sans doute penchée sur le berceau de ce fils d'ouvrier voilà quelque septante-cinq ans s'insurgerait contre cette décision.**

**Mais quelle muse? Calliope sûrement, vu l'éloquence que l'homme manie avec maîtrise aussi bien dans sa vie publique que dans l'art d'écrire.**



## ***Biographie***

Joseph Michel est né à Saint-Mard en 1925. Il est de Gaume, de ce morceau de territoire embrassé par l'Ardenne toute proche et la Lorraine française.

Ce fils d'ouvrier (son père était maçon) n'aurait jamais voulu quitter sa Gaume comme il aime à le rappeler en utilisant avec élégance le dialecte de ses ancêtres. Il est marié et père de cinq enfants. Il aime à proclamer *Plus jamais sans ma femme* au sujet de *celle qui fut ma compagne et ma confidente dès le moment où je mis le pied dans l'étrier de la vie publique...*

Joseph Michel habite à Virton. C'est à Virton, au collège Saint-Joseph (l'actuel collège Notre-Dame du Bonlieu) qu'il a fait ses humanités gréco-latines. Il poursuit ses études à l'U. C. L. Où il obtient le diplôme de licencié en Sciences économiques et Notariat et le grade de Docteur en Droit. Il est également bachelier en philosophie thomiste. Pour ce faire, il a soutenu une thèse relative au système théologique et philosophique de saint Thomas d'Aquin (13e siècle) qui prône une harmonie entre la foi et la raison. Enfin, il reçoit un diplôme de l'Université de Trèves.

Devenu avocat, il continue à exercer. Il est élu Doyen de l'Ordre national des Avocats. Dès la fin de son service militaire, il est engagé dans le cabinet d'un bâtonnier et dès lors commence son activité professionnelle proprement dite. C'est aussi à ce moment que débute sa vie politique. En effet, dans le train qui le mène de Saint-Mard à Arlon, on lui pose des questions d'ordre judiciaire et, comme il l'écrit *on ne pourrait mieux préparer la permanence du futur parlementaire.*

L'homme gravit bientôt les échelons qui feront de lui un personnage important au service de la société. Il sera désigné comme homme politique de l'année 1975. *D'où viennent cette alliance d'un sens aigu de la relativité et d'un tempérament manifestement têtue, ce mélange d'un caractère volontaire et d'une absence d'agressivité, cette personnalité complexe d'un*

*homme qui, dit-il, ne tolère pas qu'on lui impose des idées, mais assure qu'il faut avoir l'esprit suffisamment large pour savoir concilier des thèses opposées?... C'est un phénomène qui apparaît dès le début de sa carrière chez ce bûcheur qui ne sait ce que loisir veut dire. Ce fils de maçon voulait devenir rédacteur aux chemins de fer; on l'envoie à l'Université de Louvain (U. C. L.) Et il en sort bardé de diplômes... (La Libre Belgique, extrait, in **La grande époque**).*

Voilà brossé en quelques lignes le caractère de ce Gaumais. L'énumération des tâches politiques serait longue, retenons entre autres qu'il a été : Bourgmestre de Virton; Député de l'arrondissement de Neufchâteau-Virton; Président de la Chambre des Représentants; Président du groupe P. S. C. (Parti Social Chrétien) de la Chambre des Représentants; Membre du Conseil de l'Europe à Strasbourg; Membre de l'Union de l'Europe Occidentale et Président de la Commission des Affaires Générales; Ministre de l'Intérieur; Ministre de l'Éducation Nationale (secteur francophone); Ministre de l'Intérieur (de nouveau) de la Fonction Publique et de la Décentralisation.

Malgré ses multiples devoirs professionnels d'avocat et de politicien, Joseph Michel est aussi écrivain. L'auteur a maintes fois refusé d'être catalogué «écrivain», préférant être considéré comme *chroniqueur de la politique, témoin et narrateur des faits et événements qui doivent être décrits et rapportés avec fidélité*. Il est vrai qu'il a livré à la presse le compte rendu de ses nombreux voyages d'études dans un style que n'aurait pas dédaigné André Siegfried, grand sociologue et écrivain français, mort en 1959, ancien membre de l'Académie française et auteur, en particulier, de **Géographie poétique des cinq continents** qui est un joyau de l'art d'écrire. On retrouve dans les chroniques de Joseph Michel le même savoir-faire méticuleux...

Il est vrai aussi que ses livres sont rédigés avec une précision du détail et une minutie qui nous font revivre les divers épisodes comme si nous les lisions au jour le jour sous la plume d'un reporter et tout cela avec clarté, délicatesse, ferveur et franchise si bien que toutes ces caractéristiques le classent parmi les bons écrivains de notre patrimoine littéraire belge.

# ***Bibliographie***

- ***Histoire économique du Luxembourg au XIXe siècle***, Thuillies, Ramgal, 1954.
- ***La pire époque***, Bruxelles, Vander, 1988.
- ***La belle époque***, Virton, Michel Frères, 1989.
- ***La grande époque***, Bruxelles, Vander, 1990.
- ***Histoire de Virton, des origines à l'an 2000***, en coll. Avec Messieurs Lambert, Petit et Vaulet, 1998..
- ***Gaumaiseries***, Virton, Michel Frères, 1994.
- ***Frisson de l'an 2000***, Virton, Michel Frères, 1999.





## **Choix de textes**

Le premier livre s'intitule Histoire économique du Luxembourg au XIXe siècle. Cet ouvrage avait été l'objet du travail de dernière année en licence économique de l'étudiant Joseph Michel, puis il est devenu un livre en 1954.

*Jusqu'ici, il est une matière que les Luxembourgeois ont toujours trouvée en abondance et qu'ils ont exploitée largement pour l'exportation : c'est le bois. Il est remarquable que depuis un certain temps, on procède, dans beaucoup de travaux et applications, au remplacement systématique de cette matière naturelle dont nous sommes si riches; on la remplace par des substituts plus intéressants, soit au point de vue de l'usage, soit au point de vue de la qualité ou du prix : acier, aluminium, plastique, etc...*

*Avant qu'un dernier coup ne soit porté à la dernière matière première qui nous sert de ressource, il serait temps d'envisager sa transformation sur place en produits plus adaptés et plus commerciables. De plus, dans ce domaine comme dans d'autres semblables, une libération de main-d'œuvre sera la conséquence naturelle du phénomène de rationalisation, et cette main-d'œuvre, elle aussi, ne pourra se fixer sur place que si on la retient dans des activités nouvelles.*

**(Histoire économique du Luxembourg au XIXe siècle, p. 177.)**

Trente-quatre ans de silence littéraire, à cause des nombreuses activités qui vous mangent le temps. Puis vint la trilogie des Souvenirs entre 1988 et 1990.

Tome 1 : La belle époque qui se présente comme une autobiographie. C'est aussi un roman social qui s'étend sur une durée de presque cinquante ans.

*Lentement, mais irrésistiblement, je me sentais possédé par le virus politique. Ce qui jusqu'à présent constituait l'accessoire dans mes activités allait devenir progressivement le principal.*

*Tout commença aux élections de juin 1958 où, pour la première fois, le pool des membres du parti m'attribua une suppléance utile. Le Gouvernement Van Acker avait prolongé l'exercice de la législature jusqu'à son terme légal extrême pour avoir l'occasion de faire oublier certaines attitudes politiques maladroites ou sectaires. Il espérait, par l'ambiance de l'inauguration et de la féerie de l'Exposition Universelle Internationale, organisée par la Belgique, créer un climat favorable à l'ouverture de la campagne électorale. Cette exposition fut une réussite et son lancement grandiose diminua incontestablement l'impopularité du Gouvernement.*

*Les sociaux-chrétiens engagèrent cependant toutes leurs forces dans la campagne électorale et emportèrent la majorité absolue au Sénat, ce qui leur donnait la clef du pouvoir quelle que soit la composition du futur gouvernement. La lutte acharnée des années précédentes avait cependant laissé des plaies ouvertes et il paraissait psychologiquement difficile d'oublier toutes ces rancœurs en quelques semaines. On fut contraint de passer par un gouvernement social-chrétien homogène, minoritaire, présidé pendant quatre mois par Gaston Eyskens, avant de pouvoir élargir la formule et déboucher sur un apaisement et une solution transactionnelle en ce qui concerne les problèmes scolaires.*

**(La belle époque, p. 205.)**

Tome 2 : La grande époque. Ce deuxième volume est passionnant à divers titres. Il concerne chaque Belge puisqu'il explique tout le cheminement de la refonte du territoire, c'est en même temps un livre d'histoire, un livre de géographie, et aussi un roman, le roman de la transformation de nos communes et de leurs fusions. Des pages savoureuses agrémentées de la réaction de nombreuses localités et de leurs mandataires. Dans ce vaste document, on accompagne l'homme politique dans sa montée au «perchoir» : il devient Président de la Chambre des Représentants. Et si on lui demande comment il voit cela d'en haut, il se laisse aller à une confiance empreinte de bon sens et de bonne humeur :

*Me voilà à nouveau à la tête d'une entreprise de plusieurs centaines de personnes dans laquelle il m'est difficile de pouvoir dire si les employeurs sont du côté du Gouvernement et les syndicats du côté des parlementaires ou vice versa. Ce que je sais c'est qu'ils revendiquent tous les deux et finissent toujours par se mettre plus ou moins d'accord dans un rapport de forces et un dialogue ininterrompu.*

**(La grande époque, P. 411.)**

Tome 3 : La pire époque. L'auteur nous montre et nous fait vivre les difficultés de tous les jours aux Fourons. Il nous explique les intrigues sous le gouvernement «Martens» et nous guide dans le dédale des tractations politiques qui ont construit la Belgique d'aujourd'hui.

*Je crois que le Souverain était fatigué des «péripéties fouronnaises». Au cours de ses allocutions, il n'avait d'ailleurs jamais cessé de rappeler le peuple belge à une sagesse plus modérée et à une considération plus grande pour les problèmes économiques.*

*Le discours du 21 juillet fut à nouveau l'occasion d'un appel à l'apaisement et notamment d'une invitation à la courtoisie linguistique.*

*Ce traditionnel message royal fort remarqué fut, hélas, entendu par tous comme s'il avait été prononcé du haut de la Tour de Babel! Chacun y puisa ce dont il avait besoin pour accuser son voisin, disant qu'effectivement le Roi avait mis le doigt sur sa faute... «C'est pas moi, Sire, c'est l'autre».*

*Une belle synthèse du discours est faite dans le journal Le Soir qui, sous la plume de Catherine Ferrant, qualifie le message royal d'«étonnamment direct, percutant, dramatique même (...), évitant le piège de considérations trop générales et celui d'allusions trop personnelles, le Souverain a renvoyé dos à dos les extrémistes des deux bords, et placé l'ensemble du monde politique au pied du mur».*

**(La pire époque, p. 107.)**

En 1994 paraît un essai : Gaumaiseries. Cet ouvrage littéraire nous conduit à travers cinquante ans d'histoire de Virton. Nous y apprenons la politique, le social, le folklore de la capitale gaumaise. Le livre se lit avec plaisir, chaque feuillet nous pousse à poursuivre, sans jamais connaître la moindre lassitude. Le texte est plein de fraîcheur, de clarté et assaisonné d'un zeste d'humour.

### *La foire aux amoureux*

*De mémoire d'âne, le lendemain de Noël a toujours été considéré comme un jour férié en la bonne ville de Virton.*

*Qu'il neige, qu'il pleuve ou qu'il fasse bon, on n'imagine pas qu'un Tribolet puisse se livrer ce jour-là à un travail profane. Au demeurant, entre Noël et Nouvel An, sauf les restaurateurs et cafetiers, il est indécent de gagner sa vie aux dépens des autres.*

*D'où tient-il son nom, ce 26 décembre qu'on appelle encore aujourd'hui «Foire aux amoureux?»*

*Édouard Ned en parle avec délice et y décrit les intrigues de l'amour chez les grands et les petits.*

*On sait qu'autrefois, le lendemain de Noël, le centre de la ville était envahi de grand matin par les paysans endimanchés des villages gaumais, par des camelots et des brocanteurs qui étalaient leurs bibelots et marchandises sur la place, des violoneux et des diseurs de bonne aventure, et par tous les gens en recherche d'une rencontre pour la vie. On buvait, on mangeait, on chantait et dansait jusqu'à refus depuis l'avant-midi jusqu'au grand soir. C'est long, savez-vous, douze heures de guindailles d'un seul trait!*

*Le temps des chevaux et des cabriolets s'en est allé; les transports modernes ont changé les mœurs et ont transformé la fête. Celle-ci s'est à la fois modernisée et métamorphosée en vue de combler les vides laissés par la disparition des jeux anciens.*

*Dès 1960, le concours du roi du pâté gaumais s'impose sur le kiosque et est reconnu au rang des grandes traditions par l'afflux de concurrents gourmands venant de loin. Qui mangera le plus gros morceau de cette tarte à la viande endéans les vingt petites minutes que dure le concours?*

*Les concurrents alignés à la table du festin, les joues gonflées de gourmandise, bravant les courants d'air de l'hiver, encouragés par les marches joyeuses de la Royale Concordia; ils s'aident d'une jatte de café pour faire descendre dans l'estomac les carrés de pâtés.*

*Lors de la suppression des noces d'or et de diamant qui se célébraient traditionnellement, et pour cause, le jour de la Foire aux amoureux, le pouvoir communal avança à dix heures du matin la remise du challenge communal du mérite sportif, de quoi meubler l'avant-midi.*

*Dès 12 heures sonnées, la restauration choucroute et les divers plats gaumais sont au programme de tous les cafés et restaurants; ils dispensent les amoureux du lendemain de Noël de casser le rythme des festivités en leur permettant de ne rentrer chez eux qu'après avoir tassé les orvoux et autres boissons et avoir calmé leurs ardeurs.*

*L'après-midi, une nouvelle tradition s'est instaurée dans le prolongement du 7e centenaire de la ville : le cortège des mariés de l'année; toujours accompagnés de la vaillante Royale Concordia, les mariés font le tour de ville et se voient comblés de cadeaux de la part des commerçants dont les échoppes longent l'itinéraire du cortège.*

*Les traditions demeurent, elles évoluent au gré des mœurs et du temps, mais l'on peut dire sans se tromper que «plus ça change, plus c'est la même chose».*

**(Gaumaiseries, pp. 150-151.)**

L'an 2000, la fin d'un siècle, la charnière entre deux millénaires. On en a parlé beaucoup. Les médias ont sorti la grosse artillerie. Les commerçants ont arrosé le marché de gadgets. Les restaurateurs ont doublé, triplé leurs prix... Ils ont pris des risques... Certains l'ont regretté. Peu importe : ça n'arrive qu'une fois dans une vie. Les agitateurs d'idées noires, les devins, les mages professionnels et amateurs, surtout les amateurs, y sont allés de leurs prédictions pessimistes, et les plus crédules, les plus sensibles de nos concitoyens ont failli tomber dans le panneau. La littérature en a profité pour se glisser dans le concert des observateurs : journalistes, écrivains s'en sont donné à cœur joie et se sont fait fort de

propager de bonnes ou de mauvaises nouvelles, selon leur tempérament ou pourquoi pas... leurs intérêts.

Joseph Michel fait, quant à lui, partie des auteurs « à bonnes nouvelles ». Chez lui, l'optimisme est de rigueur, parce que la philosophie de la vie domine. La fin de l'année 1999 nous offre le plaisir de découvrir un « jeune romancier ». L'auteur qui rejetait l'étiquette de l'écrivain, fait plusieurs bonds en avant : il a écrit son premier roman *Frisson de l'an 2000*.

*C'est en terre de France, dans le grand jardin de la Malmaison, les deux mains appuyées sur le manche de la bêche, que je clôture ce roman paisible. C'est ici que j'en ai conçu la trame et le scénario. Le moment propice pour réfléchir aux choses profondes et faire mûrir les idées est celui-là : quand on retourne la terre, carré après carré, enfouissant l'engrais au fond du sillon, ramenant inlassablement à la surface la couche profonde du sol, cassant les mottes trop lourdes pour les éparpiller et les niveler, on a besoin de faire une pause pour se donner du courage et contempler le tapis de belle terre brune qui avance et grandit... Les paysans, dont le bon sens est proverbial, n'ont pas puisé ailleurs les éléments de leur sagesse.*

**(*Frisson de l'an 2000*, épilogue, p. 167.)**

Pour les philologues, le roman est une œuvre d'imagination en prose qui présente et fait vivre des personnages donnés comme réels et nous fait connaître leur psychologie, leur destin, leurs aventures.

L'ouvrage de Joseph Michel s'inscrit dans la logique du roman et son auteur le reconnaît explicitement quand il écrit : Les personnages de cette chronique... étaient venus dans l'imaginaire de leur auteur..., ils nous ont quittés sans laisser d'identité ni de trace. Disons plutôt qu'ils n'ont jamais existé... (*Frisson de l'an 2000*, épilogue, p. 167.)

Roman, nous en sommes convaincus. Roman social, roman contemporain aussi puisqu'il s'agit de la scène d'une vie quelque peu tourmentée mais combien semblable à celle de tous les jours chez les jeunes qui rencontrent les problèmes actuels de société dans la famille et le travail (*Frisson de l'an 2000*, épilogue, p. 167.)

*L'être humain, celui d'hier comme celui d'aujourd'hui, est volontiers pris de vertige. Il doit dès lors s'accrocher à des valeurs, à des croyances, voire à des illusions.*

*Notre époque, plus que d'autres, est propre à donner le vertige. Tout change tellement vite! Nos balises s'estompent dans la brume de l'océan.*

*En cette fin de millénaire, l'homme est parcouru par un frisson d'inquiétude; il se pose mille questions sur son existence et son avenir; il se lève comme s'il attendait un orage dont il espère que les retombées, le vent, la grêle ou la tornade seront pour les autres et l'épargneront, lui et les siens. Il veut se protéger.*

[...]

*Tout doucement, qu'on le veuille ou non, on va devoir se mettre à la sauce de l'an deux mille.*

[...]

*Le temps viendra où l'environnement créé par les media, en soit permanente de nouveautés et de passions, deviendra tellement irrésistible et contraignant qu'on ne pourra plus y échapper.*

*Depuis le tee-shirt du troisième millénaire au rouge à lèvres et au parfum de madame signés du millésime 2000, tout sera dicté selon la lettre de la mode.*

*Nous vivons en effet, depuis longtemps déjà, sous le règne d'un pouvoir nouveau, la Médiacratie. Il n'est pas prêt de passer la main, bien au contraire.*

*Ce pouvoir est essentiellement d'apparence démocratique puisqu'il puise son information de chaque instant dans l'événement populaire et qu'il le renvoie tous azimuts, en répandant la nouvelle qui grossit à souhait dans l'écoute de chaque famille, du milieu le plus humble au plus huppé.*

*De là à croire qu'il serait plus intéressant de mourir en l'an 2000, il n'y a qu'un pas, à condition qu'on en parle et qu'on en fasse un bruit médiatique. Contrairement aux habitudes, en effet, la date de naissance aura moins d'importance que celle du décès en cette année miracle.*

*La formule magique du millésime donnera aux événements une importance exceptionnelle. C'est ainsi qu'un simple conseiller municipal de ce fameux an 2000 aura plus de chance d'être connu des mass media*

*qu'un ministre de Napoléon ou de Bismarck ne le fut en son temps. C'est un homme du millénaire.*

*Alors on peut se mettre à rêver! Si on enclenchait dans les folies des années 2000?*

**(Frisson de l'an 2000, introduction, pp. 9-11-12.)**

Des sujets cuisants, le Kosovo, la dioxine et ses dégâts, la misère en Asie, l'immigration, les pressions de l'extrême droite, le clonage, le danger du réchauffement de la terre, côtoient des faits divers moins stressants comme l'éclipse solaire qui a mis la Gaume en évidence, ou l'évocation des superstitions anciennes réveillées par l'étrange manifestation « céleste » dans une église de Haute-Saône, et aussi des matières plus philosophiques : le mariage, l'éducation, la religion et inévitablement le phénomène récurrent des sectes.

Mais l'auteur nous conte avant tout une histoire d'amour entre deux jeunes gens qui vivent leur bonheur de nouveau couple, traversent les conjonctures présentes et s'y arrêtent avec émotion, parfois avec frayeur, mais toujours avec optimisme.

Premier acte, pourrait-on écrire.

La scène se passe à Virton, sous les parasols de la terrasse d'un café fort connu : le Chalet. Des jeunes gens discutent des événements de la fin de ce millénaire : rapt d'enfants, commission Dutroux, cavale du même monstre Dutroux, Marche Blanche.

C'est à l'occasion de la Marche Blanche de Bruxelles que se rencontrent Vincent Duplat de Virton, étudiant à l'Université de Liège, futur ingénieur et Francine Van Gehechten de Linden, entre Louvain et Diest, étudiante en philologie romane à l'Université catholique de Leuven.

Agréable constatation : la rencontre entre un Wallon et une Flamande. Pas de séparatisme, l'amour ne s'embarrasse pas de ces détails.

Les deux amoureux se téléphonent, sympathique mélange de néerlandais et de français hésitant parfois, mais volontaire.

Francine débarque à Virton, chez une amie, la veille du marché.

*Le lendemain, un vendredi, c'était jour de marché dans le chef-lieu. Vers dix heures, fidèle au rendez-vous, Vincent se présente à la rue d'Arlon pour offrir un tour de ville à son amoureuse. Il se devait de*



*l'entraîner parmi les échoppes et de lui faire prendre contact avec tout ce qui parle, rit et chante dans les alentours de la Grand-Place.*

*Ce jour-là, grâce au soleil, à la présence des touristes, à la clôture de l'année scolaire, il y avait foule dans les bistrots du centre ville.*

*À «La Terrasse» en bas de la Grand-rue, les étudiants rentrant chez eux s'agglutinaient autour des tables, jetant bas leur kitbag, en attente d'un dernier pot avant le passage de l'autobus; plus haut, «La Maison Verte» allongeait ses tables et chaises comme des tentacules avides d'attirer vers elles les camelots et les clients. De l'autre côté de la Grand place, à l'angle de la rue Sainte-Catherine, «Le Rustique» abritait gens d'affaires et jeunes gens en recherche de travail.*

*C'est par là que Vincent et Francine empruntaient la rue de la Prison et débouchaient face à la terrasse du «Chalet». L'«Abreuvoir», disent certains habitués. Il s'agit d'un endroit incontournable du folklore virtonais. À l'approche de midi, les tables disponibles se font rares; les deux amoureux gagnent une place libre dans un endroit abrité et discret et s'y installent. De cet observatoire, Vincent est à même de commenter pour son amie les allées et venues de la clientèle et l'ambiance qui anime chacun des cercles de consommateurs...*

**(Frisson de l'an 2000, p. 34.)**

Bientôt ce seront les premières vacances. Les amoureux accompagnent les parents de Francine en France, et c'est l'occasion pour le lecteur d'une incursion à la Tour d'Auvergne, d'y vivre d'heureux moments de détente, mais aussi de s'intégrer dans le grand questionnement des jeunes qui ne sont pas insensibles aux problèmes du monde qui les entoure : les guerres de Yougoslavie, de Tchétchénie, des Congos, français et belge, les génocides du Rwanda et du Burundi et du Tibet, les crimes contre l'humanité en Irlande du Nord ou au Pays basque, les massacres d'Algérie, la décomposition de l'ordre familial, les agressions ou les attentats contre les transporteurs de fonds, les abus sexuels sur les enfants et l'exploitation commerciale de la pédophilie... (Frisson de l'an 2000, pp. 44-45.). Ce qui n'empêche pas le rêve...

Vincent est un futur ingénieur, un homme du 21<sup>e</sup> siècle, serait-on tenté de dire. Il participe à un stage d'apprenti astronaute au Space Center de Libin, et réagit en «jeune de son temps».

*Chère Francine,*

*Ce soir, je n'arrive pas à m'endormir. J'ai l'impression qu'il me manque quelque chose. Tu sais bien quoi, je n'ai pas besoin de te l'expliquer; ce serait si beau si on pouvait faire ce stage à deux; je suis dans le bain et j'ai ce que j'ai voulu : la tête dans les étoiles. De plus en plus, je crois qu'il va se passer de grandes choses d'ici l'an deux mille. Ici, on vit déjà dans le XXI<sup>e</sup> siècle. Je viens d'apprendre qu'en fin de semaine, nous aurons la visite de l'astronaute Dirk Frimout, lequel nous donnera une conférence sur son expérience dans la navette spatiale. Tu sais il ressemble étrangement au professeur Tournesol des aventures de Tintin, **On a marché sur la lune**, la surdité en moins...*

*Dès demain, je préparerai minutieusement une série de questions à lui poser. Ah, s'il pouvait me décrocher une place dans une future navette de l'an 2000! J'en trépigne d'impatience. Tu sais, rien n'est impossible à moyen délai, tellement la science fait des bonds en avant. On constate dès maintenant que les ordinateurs deviennent hyperpuissants et que les réseaux se multiplient dans le monde. La puissance des microprocesseurs en terme de mémoires, de capacité de calculs et de rapidité est multipliée par deux tous les dix-huit mois. Tout cela contribue aussi à la perception et à la compréhension de l'univers.*

*Le temps approche où chaque foyer sera branché sur Internet. Notre pays compte déjà plus de cinq cent mille «surfeurs». Je t'ai déjà parlé de l'«amarissage» de l'été dernier; cette aventure spatiale m'a passionné. Oui, c'est vers la planète Mars qu'il faut aller.*

*Mon Dieu, je m'aperçois que ma lettre est un amoncellement de détails techniques alors que je voudrais te dire que j'avais le cafard et te faire parvenir des centaines de bisous enflammés.*

*Je vois que je suis bavard et que je tombe de sommeil; je m'arrête avant de rêver que je marche avec toi sur la lune! À bientôt.*

*Ton astronaute, Vincent.  
(Frisson de l'an 2000, pp. 53-54.)*

Pas très amoureux en effet. Et quelle différence de ton dans la réponse de Francine. Texte peut-être plus sensible, mais sûrement plus réaliste, plus poétique aussi : Francine fait «ses romanes», elle flirte avec la langue de Voltaire et fréquente les grands auteurs français. L'apostrophe est tendre...

*Mon petit astronaute chéri,*

*Tu m'as écrit de la Lune et moi je te répons de la terre. À l'environnement austère des planètes, je préfère la verte pelouse, les fleurs qui sentent bon le plein été, les roses qui jettent leurs pétales rouges et blancs sur l'allée du jardin et la brise de l'après-midi qui de par son souffle vient chicaner de temps à autre les feuillettes épars sur lesquels j'allonge mes pensées. Ne crois-tu pas qu'au lieu de te voir déjà engagé dans un tourisme martien, en compagnie des «petits hommes verts», tu pourrais, comme je le fais en tête de ma lettre, dessiner autant de petites croix que de bisous que tu peux y déposer?*

*Je ne veux pas te décourager dans tes entreprises spatiales et je te verrais volontiers tenter une aventure dans une prochaine navette, mais nous serons déjà vieux, crois-moi bien, lorsque le tourisme interplanétaire permettra d'organiser des voyages de noces dans la Lune. Je ne voudrais d'ailleurs pas prendre le risque que tu me fasses un enfant dans l'apesanteur de la galaxie. Nous risquerions de n'en retrouver que des bulles.*

*[...]*

*Méfie-toi des savants et de leurs théories futuristes des années 2000 car ils ne risquent vraiment rien à nous annoncer ce qui se passera en 2050 puisqu'ils ne seront plus là pour le vérifier et que nous-mêmes aurons perdu toutes nos illusions à ce moment-là.*

*[...]*

*En attendant, n'oublie pas de te peser et de me rapporter les tickets de ton poids sur les différentes planètes.*

*À bientôt, mon petit astronaute chéri et mille bisous de ta petite Terrienne.*

**(Frisson de l'an 2000, pp. 56-57-58.)**

Différence de style, féminité du langage.

L'écrivain sait entrer dans la personnalité de ses héros, il leur laisse discrètement la place. Ce n'est plus lui qui parle, c'est Francine, même si on retrouve la griffe de l'auteur trempée dans l'humour, voire l'ironie.

La vie continue, comme le roman. Et le lecteur est plongé dans le bouleversement de l'an 2000 : l'avènement de l'Euro dont on retient les détails techniques, les faits historiques, des explications précises sur la naissance de cette monnaie nouvelle.

*Cinq, quatre, trois, deux un, zéro... c'est parti ! Le 31 décembre 1998 à minuit, l'Euro nouveau est arrivé.*

*On l'a conçu, attendu, annoncé et délivré depuis le traité de Maestricht, lequel a façonné l'Europe économique et monétaire et défini, dès février 1992, les critères de convergence dont le respect rigoureux permettrait la participation à l'Union Économique et Monétaire future.*  
[...]

*... à Virton, Marcel Duplat, père de Vincent, rentrant du travail, le journal à la main, jeta sa mallette d'une manière désinvolte sur le canapé et proclama très haut : Les amis, nous sommes riches ! Finies les vieilles monnaies, les chers dollars, fini le change entre monnaies différentes, salaires égaux, prix concurrents, le tout arrosé de la semaine des trente-cinq heures et d'une augmentation des congés payés !*

*Minute, dit aussitôt madame Duplat ! As-tu l'illusion que tu gagneras un franc de plus, penses-tu que les impôts vont diminuer, que les commerçants vendront leurs produits moins chers en euros qu'en francs belges ? À mon avis, l'herbe ne poussera pas plus vite et les vaches ne donneront pas plus de lait sous l'ère de la nouvelle monnaie.*

**(Frisson de l'an 2000, p. 59.)**

Et le dialogue s'installe entre les protagonistes parce qu'il s'intègre dans la vie. Celle-ci suit son cours.

Le repas de fiançailles se déroule chez Francine. Les convives se rencontrent. On fraternise. La compréhension entre les deux « communautés » est suffisante.

*L'honneur fut sauvé par le parrain Maximim, oncle de Vincent, qui, autrefois, avait accompli des études à la Faculté des Sciences économiques dans la vieille ville de Leuven, avant le « Walen Buiten » de 1968. De son séjour de quatre ans à la Tiensestraat, au Commerce-Kot, et un peu aussi dans les bistrotts de la Muntstraat, il avait retenu assez d'expressions pour faire un bref discours...*

[...]

*Un tonnerre d'applaudissements ponctua la fin du speech prononcé par le parrain Maximim. Après la réponse enthousiaste du père Van Gehuchten dans la langue de Voltaire, on entreprit un pas de danse...*

**(Frisson de l'an 2000, p. 68.)**

C'est le moment des accordailles.

C'est aussi le moment de prendre son destin en mains. Les fiancés décident de passer leurs prochaines vacances sans les parents. Accompagnés de Dirk, le frère de Francine, et de sa copine, ils se dirigent vers « Les Arcs », point de chute d'un séjour enchanteur.

Les vacanciers ont roulé toute la journée. Ils arrivent, à la nuit tombée.

*On grimpe dans les lits à étage, les garçons en haut, les filles sur la planche inférieure; cinq minutes plus tard, ils dorment à poings fermés, journée bien remplie.*

*Au lever du jour les lourds volets de bois sont rabattus sur les côtés et laissent apercevoir les pentes neigeuses majestueuses et abruptes, enveloppées de brumes.*

*Il est huit heures, et le premier convoi du funiculaire venant de Bourg-Saint-Maurice déverse aux pieds des crêtes la troupe des techniciens et mécaniciens chargés de mettre en route la machinerie des remonte-pentes, des télésièges et des cabines.*

*Comme sous l'effet d'un coup de baguette magique, les moteurs se mettent à ronronner, les fils sans fins se déroulent, entraînant la série des engins qui montent et qui descendent en contrepoids. Les mécaniciens profitent de la vague ascendante pour atteindre les étages supérieurs et actionner à leur tour de bas en haut les chaînes supérieures des remonte-pentes; encore un étage et toute la montagne est en mouvement : la place est prête pour les skieurs.*

*9 heures du matin ! Les premières cohortes des skieurs venant de Bourg-Saint-Maurice débarquent du funiculaire, passant en rangs serrés sous les fenêtres, le bonnet bien enfoncé sur la tête, les bottines sanglées, les skis sur les épaules : on entend les voix claires du matin tandis que les pas font crisser la neige qu'ils écrasent. Toutes les vingt minutes, un nouveau train arrive et repart, échangeant les sportifs qui montent vers les sommets contre les touristes qui descendent à la ville pour s'égailler dans les boutiques, les bistrots, la piscine et les restaurants.*

*La montagne travaille en continu, dans un mouvement perpétuel d'ascension mécanique et de descente en dentelle, plus ou moins vite, plus ou moins haut, selon l'expérience et les capacités de chacun.*

*[...]*

*Pour Dirk et Sandra, les habitués des descentes, peu de problèmes ; le premier jour, ils demeureront à L'Arc 1600 pour se faire la main et se remettre en forme. Ils monteront à l'altitude 2160 et descendront d'abord par la piste rouge de la « Cachette » pour remonter à la même altitude et redescendre cette fois par les « Rouelles ». Ce sera suffisant pour les occuper jusqu'à midi.*

*Francine, habituée par les expériences des vacances précédentes, demeurerait le premier jour avec Vincent pour l'aider à faire son apprentissage dans la piste verte ; ils remonteraient plusieurs fois par les remonte-pentes du Tonnelet jusqu'au stade de slalom. Dès que Vincent pourrait se débrouiller seul, elle attaquerait la montagne avec les deux autres.*

*[...]*

*Un peu de crème sur les visages encore pâles, des lunettes pour protéger les yeux, tout est prêt.*

*Quelques minutes après, les quatre mousquetaires, bardés de cuir, casqués, gantés, bottés, passent au bureau des locations, achètent le forfait de huit jours et s'élancent vers la rampe des cabines... Quelle splendide montée dans l'ivresse de l'approche des cimes, face à un paysage qui s'étend et se découvre au fur et à mesure de l'altitude. Les taches sombres de quelques sapins se découpent et mettent en relief l'immensité blanche qui les enveloppe. Partout, sur les pistes descendantes, de petits hommes se profilent et se suivent, tels des fourmis*

*courant vers un mystérieux rassemblement. De temps à autre, ils freinent sur leurs skis, jouent du contre-poids et s'arrêtent quelques instants sur un plat où les couples s'attendent avant de repartir et de s'élaner à nouveau. C'est la balade des gens heureux, des amoureux des cimes.*

**(Frisson de l'an 2000, pp. 72-73.)**

Les personnages sont des êtres de chair et de cœur, nourris d'une éducation très stricte. Pas de laisser-aller dans la conduite. Et pourtant, par Francine et Vincent, le platonisme et la chasteté des Grands Classiques sont vite oubliés, et la retenue imposée par les bons principes un peu bousculée. Jamais d'extravagance dans les propos du conteur. La plume de l'écrivain reste délicate même lorsque l'amour et la nature provoquent des rapprochements inévitables et bien agréables.

*La canicule avait commencé. C'était le 22 juillet, lendemain de la fête nationale. Un congrès international d'ingénieurs s'ouvrait à Leuven, consacré à la recherche spatiale. Dirk Frimout, l'astronaute bien connu, était présent et apportait son renom et ses connaissances. Des étudiants de France, d'Angleterre, d'Allemagne et d'ailleurs y assistaient en même temps que ceux de nos universités belges.*

[...]

*Il était tard dans la soirée lorsque Francine reprit le volant de la voiture maternelle pour rejoindre la gare et la route de Diest. Vincent voyait la vie en rose et faisait assidûment la cour à la conductrice dont les genoux se desserraient doucement. La voiture franchi sans bruit la grille d'entrée car les battants restaient toujours ouverts pendant les courtes nuits de l'été. Les parents dormaient déjà, la maison semblait vide, les pieds nus ne faisaient pas de bruit.*

*Ils montèrent et s'assirent quelques instants sur le divan du salon, profitant du dernier quart d'heure de la soirée. Un verre d'eau suffisait pour étancher la soif des abondantes libations d'un jour très long.*

*«Dommage que tu retournes demain matin, j'aurais voulu te garder pour moi», murmura Francine, blottie dans les bras de Vincent.*

*Un long soupir fut la réponse.*

*Vincent desserra son étreinte tandis que la jeune fille lui retenait la main, il descendit dans la chambre qui lui était réservée au niveau du garage. Les parents Van Gehuchten étaient des gens de tradition et veillaient à faire respecter les convenances.*

*La jeune fille était animée d'un désir fou, celui de posséder son nounours pour elle seule. Les courtisailles duraient depuis si longtemps!*

*Francine rejoignit sa chambre, plantée à côté de celle des parents mais elle ne ferma pas la porte ni n'alluma davantage la lumière.*

*Sans faire le moindre bruit, elle enfila sa robe de nuit et, emportée par une pulsion qu'elle ne pouvait plus contenir, elle descendit l'escalier de marbre. Ses pieds nus collaient à la pierre froide et la forçait à pratiquer de hautes enjambées. Déjà elle tournait doucement la clenche et se trouvait en face de Vincent sortant de la douche et se frictionnant dans son grand essuie bleu?*

*«Toi?» Dit-il tout bas, interloqué. «Et tes parents, tu n'as pas peur?»*

*Unis, ils s'enlacèrent lentement en silence, dans des mouvements que Dieu a prévus de toute éternité et qui ne s'apprennent pas.*

**(Frisson de l'an 2000, p.80.)**

Oh! l'astucieuse pirouette intellectuelle : des mouvements que Dieu a prévus de toute éternité, intelligent appel au secours à l'Éternel qui évite à l'auteur de se lancer dans une démonstration qu'il ne tient pas à étaler.

Qui ne s'apprennent pas : voilà qui est dit, impénétrable axiome de la nature qui écarte ce théorème délicat. L'acte est divin de toute éternité, donc, il n'est point besoin d'en expliquer le scénario.

Et ce qui devait arriver arriva. Préparatifs de la naissance d'Erika. Le mariage serait pour plus tard, d'abord terminer les études. Ensuite la course à l'emploi, pas facile, «un cauchemar», dit l'auteur : en bref, les problèmes inhérents à l'existence.

Premier contact avec la vie active. Petit boulot pour Francine : serveuse dans un restaurant, puis entrée dans la fonction d'enseignant : professeur de français. Vincent est engagé dans une entreprise importante. On cherche un logement.



*À Bruxelles? Non, je ne veux pas habiter Bruxelles, les Flamands ne s'y sentent pas chez eux. À Leuven? Pas question, pour celui qui travaille à Gand, c'est maintenir la servitude des longs parcours...*

*À Gent? C'est exclu pour celle qui donne cours à Leuven.*

*[...]*

*On chercha pendant plusieurs semaines.*

*C'est finalement à Dilbeek que le ménage atterrit...*

*Le déménagement des meubles et effets du ménage ne posa pas de problème et se réalisa en une demi-journée. Les gens pauvres ont parfois des avantages...*

**(Frisson de l'an 2000, pp. 106-107.)**

Vincent est désigné par ses patrons pour un voyage d'affaires à New Delhi. L'aubaine est bonne pour les jeunes mariés, l'escapade leur servira de voyage de noces. Le lecteur s'offrira la visite d'une ville que l'on n'a pas tous les jours la chance de parcourir en si savante compagnie.

*Premier contact avec la ville endormie.*

*Les rues avoisinantes sont larges et spacieuses, bien que mal entretenues et plutôt sales; on dirait que les accotements encombrés de gravats et de débris sont ceux d'une ville sinistrée. Un vieux camion qu'on enverrait volontiers à la casse est enfoncé mi-trottoir, mi-chaussée dans une excavation non signalée, creusée par les ouvriers travaillant à la voirie ou à la conduite des eaux. Il restera dans cette position bancale jusqu'à la reprise de l'activité du lundi matin.*

*Le couple chemine lentement, main dans la main, à observer en hauteur et en largeur les bâtiments du quartier; reconnaissance du terrain en vue de s'habituer. Pas de magasins dans les alentours mais des entreprises artisanales, des succursales bancaires, des bureaux et services de compagnies aériennes.*

*[...]*

*Cette promenade d'après petit déjeuner est vite interrompue. Une espèce de carriole informe, mi-voiture, mi-moto sans portières, pare-brise artisanal en plastique, toit de tôle rapporté, une roue à l'avant, deux à*

*l'arrière, klaxon rauque comme celui d'une vespa, s'arrête à leur hauteur.*

*Avec politesse et élégance mais sans complexe aucun, un grand gaillard en descend et s'approche; il s'agit d'un Sikh, le hautpagadi sur la tête, la barbe noire et taillée, les cheveux entièrement dissimulés sous ce bonnet typique et bien connu.*

*[...]*

L'homme s'approche et propose ses services.

*Il répète sa demande dix fois avec la même insistance polie, tandis que le «rickshaw» – c'est ainsi qu'on appelle ce véhicule populaire et élémentaire – continue à pétarader au bord du trottoir.*

*Vincent lance un coup d'œil complice à Francine...*

*[...]*

*Voici le couple installé à l'arrière de ce transporteur, issu du croisement mécanique d'une moto Lambretta et d'un essieu de voiture; une espèce de centaure mécanique. Les secousses de l'engin, privé de suspension, sur les rues remplies de fondrières mettent à l'épreuve la colonne vertébrale des voyageurs. Le courant d'air est élémentaire et rafraîchissant, à défaut de fenêtres latérales, ce qui fera dire au chauffeur qu'il s'agit d'un système de climatisation à l'air libre. La période du début de novembre est d'ailleurs agréable pour les Européens et il ne pleut généralement pas malgré le ciel couvert de la mousson.*

*C'est dimanche, les rues sont peu encombrées, le charroi lourd est absent, la pollution moins accablante que les jours ordinaires. À part les secousses qui projettent le couple en saccades au plafond et le force à se cramponner aux montants latéraux de la carriole, tout va pour le mieux dans la traversée d'une ville aux allées larges et poussiéreuses.*

*C'est le moment de la Porte des Indes, entouré d'immenses pelouses où s'ébattent lentement les joueurs de cricket, tradition vivante de l'Empire britannique; c'est le palais présidentiel, héritage d'une autre époque, couché dans son immensité; c'est le Parlement ovale; ce sont les ministères, les temples des Sikhs, le temple de Vichnou, le Jempad State Imperial, centre d'artisanat; et toujours cette teinte ocre qui caractérise*

*les monuments et l'environnement de New Delhi. Le retour se fait par le Vieux-Delhi, aux rues plus étroites, à l'aspect pauvre et misérable, aux pierres, chiffons, décombres et autres détritiques encombrant les accotements et les trottoirs de cette ancienne cité.*

[...]

*Sur le chemin de l'hôtel, la route est réellement encombrée. Chacun s'engouffre dans les moindres intervalles du passage. Les klaxons jouent à plaisir. C'est pratiquement l'élément de priorité connu de tous. Le premier engagé a raison; la priorité de droite, théorique, est mollement respectée. À l'arrière des camions lourds obligés de rouler au centre de la chaussée à cause de l'absence de stabilité des bas-côtés, on lit l'indication suivante... «je roule au milieu tant que vous ne demandez pas de passage, klaxonnez pour ce faire!»*

*Dans ces conditions d'encombrement et vu l'état de la chaussée, la vitesse de 50 km/h est un record. Le mini-taxi... trouve son plaisir à se glisser partout, freinant sur place, redémarrant en trombe, bousculant ses voyageurs qui ont l'impression de se trouver dans un toboggan. Quelques rares feux rouges, généralement respectés, canalisent la circulation; une mendicante, bébé sur les bras, vient tendre la main, suppliante et loqueteuse, aux passagers de l'arrière du véhicule.*

*Dans l'approche des feux, tous moteurs pétaradants, pots d'échappement éventrés, l'accélérateur sous pression, ça sent l'huile brûlée; les gaz polluants enveloppent les environs et gênent la respiration. Dès le soir, une chape de plomb pèse sur la ville, une des plus polluées du monde. L'obscurité descend, l'absence de feu arrière aux véhicules, la présence d'une petite lumière à l'avant ajoutent à l'encombrement le danger d'une circulation conduite au jugé. Miracle, il y a relativement peu d'accidents de roulage, à moins qu'on n'en tienne pas de statistiques.*

*Deux vaches sacrées, indifférentes et désinvoltes, traversent la route et bloquent la circulation; elles paraissent bien nourries et peu soucieuses du bruit ambiant; au long du parcours, des chiens maigres et charogneux sont à la recherche des déchets et paraissent laissés à eux-mêmes; ils errent sur la chaussée, chassés d'un endroit à l'autre selon les bousculades de la circulation.*

Après ce long voyage, beau par le dépaysement et beau par le texte, le romancier ramène ses héros au pays. Et on retrouve les problèmes du jour. On reparle des affaires qui ourdissent la trame de la vie des hommes. Toutes ces considérations restent nimbées d'optimisme parce que l'auteur est optimiste mais aussi parce que la science en général et les progrès de la médecine en particulier permettent d'espérer un avenir plus rose.

La vie est constante dans son changement quotidien, malgré la fin du millénaire.

*Les jours de l'an 2000 s'égrenaient lentement, sûrement, selon un rythme immuable cadencé par les horloges des humains. Les prophètes de malheur avaient perdu leur temps et leur salive à prédire la fin du monde. Elle ne venait pas. Elle ne viendrait pas.*

[...]

*Les arbres ne veulent mourir qu'en faisant la fête, vêtus dans la splendeur, changeant de robe chaque jour, empruntant le ton d'abord gris et modeste, passant successivement au jaune, au brun, à l'ocre et au pourpre jusqu'au moment où ils estiment, dans un sublime ensemble, que le temps est venu de jeter sa parure et de la laisser choir sur le sol humide pour épaissir le tapis sur lequel le gibier peut s'étendre et se reposer.*

*C'est le moment rêvé pour les Gaumais exilés à Bruxelles de redescendre à Virton par la forêt d'Ardenne; les bois de Rossignol, de Bellefontaine, en admirant, de la sortie d'Hamipré au massif des Malpierres, ces cathédrales de la nature dessinées par les hêtraies et les chênaies qui jalonnent les abords de la grand-route.*

*La richesse des couleurs n'en apparaît que plus vive lorsque les taches sombres des sapins, amis du schiste et du froid, mettent en relief des décors flamboyants des arbres nobles. Un arrêt à l'entrée d'une clairière vaut à lui seul un chapitre de poésie.*

**(Frisson de l'an 2000, pp. 155-156.)**

Dans tous les chapitres de cet ouvrage, Joseph Michel est resté un chroniqueur attentif aux choses de la vie. Il s'est fait romancier en prenant

par la main ses deux jeunes héros nés de son imagination et promenés dans le labyrinthe de l'existence dont ils sortent vainqueurs par les vertus de l'optimisme et heureux par l'annonce d'une seconde prochaine naissance. Le romancier s'est fait poète; il a versé parfois dans le romantisme, mais dans un romantisme accroché aux réalités comme le gléchome se fixe aux rochers en donnant l'impression de s'égarer dans l'irréel. Cet artisan des lettres, sans cesse, a gardé les deux pieds sur terre comme le lui ont enseigné les paysans, ses ancêtres. Il nous le rappelle et nous invite à partager une part de son bonheur.

*Le temps est radieux. Un tour de jardin va de soi sous le soleil bonhomme de ce début d'après-midi. Les parents Duplat sont heureux de montrer les plants de pommes de terre qui poussent d'une manière égale, leurs feuilles vert tendre encore timides, les oignons et les échalotes, rigoureusement alignés, risquent leurs premières tiges en plans parallèles, le carré de salade, les lignes de carottes naissantes dont on devine à peine la présence à fleur de sol et puis la terre fraîchement retournée, propre et uniforme dans laquelle seront semés dans les quinze jours les lignes de haricots «Noirs de Belgique», les «Prélude» et, plus tard, les «Bayards» à perches. Rien de tel qu'un jardin pour mesurer l'harmonie des saisons, compter les années, supputer les risques d'intempéries ou vivre avec le climat; c'est un morceau d'éternité.*

**(Frisson de l'an 2000, p.164.)**

Ce livre nous laisse en arrière-fond une fragrance de fraîcheur par la simplicité du verbe. Puis il nous abandonne au passage le plaisir de l'érudition de son auteur et réveille notre mémoire en face des faits historiques que nous aurions pu oublier et qu'il nous rappelle avec sérénité. Pour conclure, laissons la parole à l'homme qui nous confie :

*Je ne savais pas que le bonheur était aussi simple...*

*C'est vrai qu'on a traversé l'an 2000, puis le passage d'un millénaire à l'autre sans presque s'en apercevoir. Il suffisait de savoir que les*

Joseph MICHEL - 30

*hommes et les choses devaient rester pareils à eux-mêmes, avec leurs habitudes, leurs qualités et leurs défauts.*

*En résumé, l'an 2000 n'a été qu'un tout petit frisson.*

**(*Frisson de l'an 2000*, p. 166.)**

Jacques LAMBERMONT

Document réalisé en 2001.